

Jacinta ESCUDOS, écrivaine et poète salvadorienne, dont L'atinoir a publié un de ses contes dans le recueil bilingue *L'Amérique centrale raconte/Centroamérica cuenta*, évoque dans la chronique qui suit la disparition récente du chanteur mexicain Juan GABRIEL. C'est l'occasion de connaître l'importance de la chanson populaire en Amérique latine, une expression profonde avec des interprétations légendaires de chanteurs aussi différents que Carlos Gardel, Víctor Jara ou même David Bowie et ses diverses formes musicales du tango à la *ranchera*, du *ballenato* au *corrido*. Une expression spontanée que tous reçoivent, transmettent et partagent.

Lorsque meurent les chanteurs

Dès que meurt un chanteur célèbre, le sentiment de tristesse collectif qu'il provoque me fascine toujours. Et aussitôt une question me vient à l'esprit. Pourquoi pleurons-nous quelqu'un qui n'était pas notre ami et avec qui nous n'avons jamais pu partager un seul moment de notre vie. Et puis finalement, je me dis que même sans n'avoir jamais pu les voir ni les entendre une seule fois lors d'un concert, les chanteurs, à travers leur musique, font partie de notre vie.

David Bowie, par exemple. Un chanteur de mon enfance. On l'écoutait à la radio et on le voyait à la télévision. Moi, je m'identifiais à lui pour des raisons qui dépassaient largement le seul aspect musical. De toutes ses chansons, je crois que « Space Oddity » est la première que j'ai écoutée. C'était dans ce mélange complexe de mélancolie et d'angoisse, dans l'euphorie des années 70. Aujourd'hui, je ne peux plus l'écouter sans avoir quelques gouttes de larmes à la pointe des cils à cause de l'émotion que je ressens encore en imaginant un homme flottant dans l'espace jusqu'à sa mort. Pensons un moment à ce que peut être la mesure de cette solitude.

Voilà pourquoi, à la mort de David Bowie, j'ai eu la sensation d'avoir perdu un de mes parents, un de mes amis intimes ; il m'a fait connaître des choses que j'ignorais et en découvrant sa musique, en écoutant ses interviews, j'ai commencé à réfléchir à tout ça.

Certaines chansons forment peu à peu une sorte de bande son de notre vie, des chansons que nous porterons toujours en nous. Elles nous lient à un sentiment, un événement, un endroit, une personne et même à des moments apparemment sans importance. Je n'oublierai jamais, par exemple, un après-midi où je passais la serpillère chez moi. Rien ne m'horripile plus que ce genre de travaux ménagers. Mais j'écoutais María Callas chanter. Et cet après-midi-là, en écoutant La Callas, je n'ai eu aucun désagrément à faire ça. Maintenant, dès que j'entends

prononcer son nom, je me souviens de cet après-midi où au milieu d'un banal après-midi, est apparu le sortilège de cette voix privilégiée.

Mais lorsque meurt l'un des grands noms de la musique, le sentiment qui étreint tous ceux qui l'idolâtrèrent est ce mélange difficile à comprendre. Les raisons de notre peine sont plus en relation avec nous-même qu'avec le chanteur. D'un point de vue pratique, la mort de l'artiste nous fait soudain réaliser que nous ne le verrons plus jamais dans l'un de ses concerts et que n'écouterons plus de nouvelles chansons (sauf si un parent ou un proche, attiré par l'appât du gain, décide de ressortir des enregistrements inédits pour faire de l'argent, profitant sans vergogne d'un deuil d'une portée souvent mondiale pour gagner quelques millions de plus).

Mais à un autre niveau, quand meurt l'interprète de l'une des chansons de cette bande son de notre vie, nos souvenirs sont obscurcis par le geste qui tue. C'est le souvenir de notre propre mortalité. Si les idoles meurent, c'est indéniable, nous disparaîtrons aussi.

Le lien émotionnel que nous établissons avec les chanteurs concerne aussi en bonne part les émotions et les pensées contenues que nous souhaiterions exprimer mais n'exprimons jamais. Nous projetons en eux ce que nous sommes incapables de dire. Je pense au rôle de la musique qui accompagna les luttes populaires des années 70 et 80. Les chanteurs engagés exprimaient des sentiments partagés par des millions de personnes qui, dans plusieurs pays latino-américains, vivaient dans la peur de la censure et de la répression. Nous leur avons été infiniment reconnaissants d'avoir chanté en notre nom à tous. Víctor Jara est mort pour ça.

L'admiration que nous portons aux chanteurs s'explique parce qu'ils tiennent leur micro et donnent leur voix pour chanter ou dire ce que nous aimerions dire, entendre ou chanter et que pour une raison ou une autre nous gardons en nous. Ils pleurent, dansent, rient, aiment, se souviennent, protestent, se moquent, nous parlent de la vie, et ressentent. C'est pour ça que nous les acceptons comme ce qu'ils sont et les laissons chanter ce qu'ils chantent. Nous le leur permettons parce que les artistes ont une façon mystérieuse de nous connaître en profondeur. Une chanson peut contenir dans ses paroles l'histoire d'une vie, les sentiments les plus intimes qu'on ne confierait jamais à personne. Et ces sentiments, on les trouve soudain révélés au milieu d'une chanson. Ils sont identiques, au mot près et d'une parfaite exactitude.

Nous projetons donc nos sentiments dans ce qu'expriment les chanteurs et que nous, nous n'oserions jamais traduire en public. Comme par exemple : « Viens, ne me laisse pas pour me

faire souffrir / viens, ne me laisse pas pour me faire mourir / dans cette solitude qui m'est insupportable ». Comme nous serions déçus par celui que nous surprendrions en train d'adresser ces paroles à un ancien amour. On se demanderait où est passée sa dignité ? Par contre, on accepterait bien volontiers qu'il aille le chanter dans un karaoké, boire plusieurs verres, s'égosiller et verser des larmes pour sa peine immense, parce que la mise en scène de la tristesse, s'accepte sans hésiter dans cette société hypocrite où nous vivons si mal. Elle nous apprend à pleurer en cachette. Pleurer est honteux. La société n'en veut pas de notre tristesse, même la plus sincère. Quoi de plus déplacés que la tristesse, l'amour perdu, l'indifférence, le désespoir, le cœur brisé. Les chanteurs, eux, ont carte blanche, pas de limites à leur douleur. Ces sentiments, ils les vivent pour nous.

Aujourd'hui c'est Juan Gabriel qui vient de disparaître. Au souvenir de sa chanson « Querida », ma mémoire me transporte en 1985, dans une maisonnette en bois près de Río San Juan, où nous sommes réunis avec plusieurs autres amis. Je ne sais plus très bien pour quoi ni avec qui ; mon souvenir est confus. Ce dont je me souviens très bien c'est que l'air de cette chanson s'est mis à résonner et que j'ai cherché Alejandro du regard. Il chantait pour moi de l'autre côté de la salle. Quand il est arrivé à « je veux revoir ma maison avec de la lumière partout », nous chantions tous à tue-tête. Et j'avais ri en nous voyant chanter. Pendant ce temps, au dehors, la guerre grondait tout autour de nous et la mort emportait les meilleurs des nôtres.

Je n'ai jamais voulu savoir, comme dit cette autre chanson, une chanson cubaine, « d'où viennent les chanteurs ». Mais j'aurais voulu connaître l'endroit où ils vont après leur mort. Les écouter et étreindre les fantômes, tous les fantômes de leurs souvenirs.

Il ne nous reste donc plus qu'à pleurer. Mais on le fera en chantant.

Jacinta ESCUDOS

Traduction Jacques Aubergy

(Publié dans la revue Séptimo Sentido, La Prensa Gráfica, du 11 de septembre de 2016 et dans le blog « Jacintario » <https://jescudos.com/2016/09/12/cuando-mueren-los-cantantes/>).